

Dancourt, Florent Carton!

LE PORT

DE MER,

COMEDIE.

EN UN ACTE.

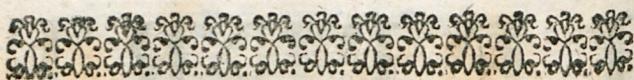


VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN CHELEN, Imprimeur de
la Cour de sa Majesté Imperiale & Rô. ale.

M D CC LII.

3



ACTEURS.

M. SABATIN, Marchand Juif.
BENJAMINE, Fille de M. Sabatin.
MARINE, Suivante de Benjamine.
M. DOUTREMER, Armateur.
LEANDRE, Neveu de M. Dautre-
mer.
LA SALINE, Valet de Léandre.
HALI, Galerien Turc.
BRIGANTIN, Galerien François,
Quatre Matelots.
Deux Cantarines.
Deux Barcarolles.
Deux Australiennes.
Un Singe.

La Scene est à Livourne.



LE PORT
DE MER,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.
LA SALINE, MARINE.

MARINE,

DE l'amour tant qu'il vous plaira M. de la
Saline; mais point de badinage.

LA SALINE.

Ta main? du moins.

MARINE.

Pas seulement le bout du doigt. Que ne te
dépêches tu d'assurer le bonheur de ma maîtresse?

A 2

se?

se? Le mariage nous mettroit d'accord : je te l'ai promis.

LA SALINE.

De quoi peux-tu donc te plaindre, Marine? Il me semble que jusqu'ici nous y avons été assez bon train. A peine arrivons-nous à Livourne, moi & mon maître, que nous devenons amoureux de toi & de ta Maîtresse. On nous apprend que M. Sabatin son pere la destine à un Pirate qui la rendra malheureuse : aussi tôt, par bonté de cœur, nous entreprenons de nous faire aimer pour la dérober à ce brutal là : soins, péris, dépenses, rien ne nous coute. Vous nous aimez enfin : il y en auroit qui s'en tiendroient là ; mais nous sommes honnêtes gens, nous voulons épouser.

MARINE.

Que ne songes-tu donc à en venir à bout?

LA SALINE.

Je ne songe à autre chose, depuis trois semaines que je me suis fait courtier de M. Sabatin ; & je me creuse nuit & jour la cervelle, pour assortir mes fourberies à son humeur & à ses affaires.

MARINE.

Hé bien, qu'as-tu tiré de ta cervelle?

LA SALINE.

Doucement, Marine. M. Sabatin destine un Pirate à Benjamin. Il est bien aise de lui tenir

tenir toute prête une petite banqueroute pour sa dot. Nous attendons des esclaves de Smirne.

MARINE.

A quoi bon tout ce détail?

LA SALINE.

Je veux dégouter le Pirate du mariage que nous craignons. Je prétends profiter de la banqueroute, pour retirer de notre Juif les pierres que nous lui avons engagées. A l'égard des Esclaves, je compte . . .

MARINE.

Je veux, je prétends, je compte! voilà de beaux projets; mais l'exécution....

LA SALINE.

Tu es pour l'exécution, toi! j'y viens. Je me suis déjà assuré d'un bon nombre de personnes pour certain stratagème que je médite: le magasin du Juif suffira de reste aux déguisemens nécessaires. Il ne me manque plus qu'une bagatelle.

MARINE.

Quoi donc?

LA SALINE.

De l'argent.

MARINE.

C'est une bagatelle essentielle vraiment. Mais n'importe; il ne te doit pas manquer ici: caisse, comptoir, écrin, coffre fort, tout est sous ta main!

main: il ne te faut que de l'adresse & du courage.

LA SALINE.

Oui-da, oui-da, Marine: mais la Justice n'appelle pas cela comme toi.

MARINE.

Va, va, ne crains rien: la Justice ne va point en mer.

LA SALINE.

Eh non pas, par tous les diables, elle n'y va pas, mais elle y envoie.

MARINE.

Vraiment, voilà de belles molleses! Oh il faut qu'un amant ait plus de fermeté. Enfin je te laisse: fais comme tu l'entendras; mais songe à m'obtenir tandis que je t'aime. On n'a pas toujours le vent en poupe.

LA SALINE.

Peste soit de l'amour! Cette friponne-là me fera faire quelque sottise.

S C E N E II.

LA SALINE, BRIGANTIN.

BRIGANTIN.

AU diable le chien de comite.

LA SALINE.

Mais que vois-je? Voici une rencontre de mauvais augure.

BRI.

BRIGANTIN.

Ah, ah, j'ai quelque idée d'avoir vû cette tête là sur un autre corps.

LA SALINE.

Je crois que c'est... oui parbleu, c'est lui-même.

BRIGANTIN.

Plus je confronte, plus... hé, c'est toi, mon cher la Saline?

LA SALINE.

Quoi, c'est toi, mon cher Brigantin? Que veut donc dire cet équipage?

BRIGANTIN.

C'est un petit déshabillé de mer, comme tu vois, que je me suis fait faire pour mes exercices.

LA SALINE.

Hé, depuis quand donc es-tu dans la Marine?

BRIGANTIN.

J'y suis de la dernière promotion.

LA SALINE.

J'entends, j'entends.

BRIGANTIN.

Et c'est le zèle que tu me connois pour le bien public, qui m'a procuré cet emploi-là.

LA SALINE.

Comment?

A 4

BRI-

BRIGANTIN.

Tu sçais que j'ai toujours été fort amoureux des Spectacles. Je m'étois dévoué de tout temps à y maintenir la paix & le silence; & pour cela, j'allois régulièrement à la Comédie, où le plus directement qu'il m'étoit possible, je m'emparois des Epées pour prévenir les querelles, & des Tabatières pour empêcher les éternumens.

LA SALINE.

Tu rendois là un vrai service au public.

BRIGANTIN.

Je m'en serois assez bien trouvé, sans un petit malheur qui m'arriva.

LA SALINE.

Quel malheur!

BRIGANTIN.

Le jour d'une première représentation, un maudit animal, un Auteur qui avoit intérêt que ce jour là le Spectacle ne fût pas paisible, me fit interrompre dans mon exercice. La Justice prit mon zèle de travers, & avec quelque autre petite chose qu'elle interpréta aussi mal, elle alla jusqu'à me soupçonner de volerie, & me fit expédier un petit ordre pour Marseille. Je n'y fus pas plutôt arrivé, qu'il me fallut prendre le Collier de l'Ordre, & venir faire mes Carayanes sur ces Côtes.

*Qui l'eût dit qu'un rivage, à mes vœux si funeste,
Dût présenter d'abord Pilade aux yeux d'Oreste?*

LA

LA SALINE.

Je vois vraiment que tu t'es fort orné l'esprit.

BRIGANTIN.

O diable! les Spectacles font bien un jeune homme. Mais toi, tu brillois autrefois dans le monde. Cet équipage-la t'efface diablement. Ne me débrouilleras-tu point un peu de tout cela?

LA SALINE.

Bon! ai-je jamais eu de réserve pour toi? Es-tu capable de douter que je ne sois toujours le même? L'amitié s'altère-t-elle quand la vertu en est le fondement?

BRIGANTIN.

Vous vous moquez, M. de la Saline.

LA SALINE.

Ah, mon enfant, les honnêtes gens sont maudits de la fortune! Le zèle du bien public t'a perdu: une tendresse de conscience a ruiné mes affaires.

BRIGANTIN.

Une tendresse de conscience!

LA SALINE.

Oui; je tenois une Caisse à Paris, dont je faisois valoir l'argent un peu vigoureusement. Cette chienne de conscience se souleva contre moi. Je luttai quelque temps contre elle; mais enfin elle m'atterra; j'eus horreur de moi-même; & pour ne point rougir devant mes compatriotes,

A 5

je

je m'exilai généreusement de mon pays. Il est vrai que j'emportai, sans y penser, le fonds de la Caisse...

BRIGANTIN.

On ne peut pas songer à tout.

LA SALINE.

Mais je ne le portai pas loin. La Mer, l'avarre Mer a tout englouti; & je n'ai sauvé du naufrage, que mes scrupules & mon intégrité.

BRIGANTIN.

C'est le principal. Que fais-tu donc à présent

LA SALINE.

Je suis réduit à servir un jeune homme dont l'amour me taille bien de la besogne; & cet équipage n'est qu'un déguisement pour servir sa passion.

BRIGANTIN.

A qui en veut donc ton Maître ici?

LA SALINE.

A la fille d'un certain Juif, chez qui je me suis introduit.

BRIGANTIN.

Son nom ?

LA SALINE.

Je n'en ai pû encore retenir que la moitié; Ha-zaël-Raxa-Nimbrod-Ifcarioth-Sabatin.

BRIGANTIN.

Quoi! Benjamine, la fille de M. Sabatin!

LA

LA SALINE.

C'est cela même.

BRIGANTIN.

Diab!e, la jolie fille, & le vilain pere!

LA SALINE.

Tu le connois?

BRIGANTIN.

Trait pour trait. Tiens, l'ufure, la dureté, la défiance & la fraude, le parjure, avec quelques règles d'Arithmétique, n'est-ce pas ce qu'on appelle ici M. Sabatin?

LA SALINE.

Justement. Mais en récompense, la générosité, la tendresse, la franchise, & la constance, avec une taille divine, le visage le plus gracieux, les yeux les plus brillans du monde, & mille autres menus attraits, c'est ce qu'on appelle ici Benjamine.

BRIGANTIN.

La peste quelle pâte de fille!

LA SALINE.

Cette fille là, comme tu vois, mérite assez qu'on ne s'épargne pas à la tirer des mains d'un pere comme le sien, qui, pour comble de dureté, la veut donner pour femme à un brutal d'Armateur encore plus digne de notre indignation. Non, mon cher Brigantin, non, ne souffrons point cette injuste alliance; & que le sort ne nous ait pas rassemblés en vain.

BRI.

BRIGANTIN.

Tu n'as qu'à dire.

LA SALINE.

Me voilà déjà Courtier de M. Sabatin : j'en ménage plus commodément les intérêts de mon Maître ; & pour peu que tu me secondes...

BRIGANTIN.

Volontiers : je suis tout à toi. Qu'y-a-t'il à gagner ?

LA SALINE.

Ta liberté. Pourquoi secouer la tête ? Si nous servons utilement mon Maître , crois tu qu'il manque de crédit, ou d'argent pour l'obtenir ?

BRIGANTIN.

Ce n'est pas cela.

LA SALINE.

Quoi donc !

BRIGANTIN.

Veux-tu que je te dise ? j'ai pris mon parti , je commence à me faire au service ; & d'ailleurs, il y faudroit toujours revenir.

LA SALINE.

Si bien donc que tu aimerois mieux ta liberté en argent ?

BRIGANTIN.

Sur ce pied là , il n'y a point de danger que je n'affronte.

LA

LA SALINE.

Voici mon Maître tout à propos.

BRIGANTIN,

Ciel! c'est Leandre!

SCENE III.

LEANDRE, LA SALINE,
BRIGANTIN.

LA SALINE.

Monsieur, voilà un virtuose que je vous présente.

LEANDRE.

Eh! c'est ce coquin de valet que j'avois à Paris!

BRIGANTIN.

Fort à votre service, Monsieur.

LEANDRE.

Ah! Monsieur le fripon, vous me payerez du moins de vos deux oreilles le Diamant que vous me volâtes.

LA SALINE.

Comment diable! un Diamant?

BRIGANTIN.

Ah! Monsieur, je vous demande pardon. (*Il se jette à genoux*) Vous me voyez au désespoir... de la surprise... que le remords... de l'impuissance où je suis...

LEAN.

LEANDRE *lui surprenant la main dans sa poche.*
Comment, effronté, que cherches-tu là ?

BRIGANTIN.

Un mouchoir, Monsieur, pour essuyer mes larmes.

LA SALINE.

L'habitude...

LEANDRE.

Je ne sçai qui me tient....

LA SALINE.

Tout beau, Monsieur, ce bona Voglie nous est plus nécessaire que vous ne pensez. Je l'avois déjà mis dans nos intérêts ; & il va vous restituer le tout en belles & bonnes fourberies.

BRIGANTIN, *en se relevant.*

Il me faut du retour.

LA SALINE.

Ne te mets pas en peine.

LEANDRE.

Ah ! mon pauvre la Saline, je n'ai jamais eu plus besoin de secours. Tout semble conjuré contre ma flamme : mon oncle est ici.

LA SALINE.

M. Salomin ?

LEANDRE.

Oui, M. Salomin : les gens de mon équipage l'ont vû. Comment faire !

LA SALINE.

Lever l'ancre, Monsieur, & prendre le large.

LEAN-

LEANDRE.

Abandonner Benjamine?

LA SALINE.

Que voulez vous , Monsieur ? Soutiendrons-nous la présence de votre oncle ? Il n'y a que six mois que vous lui enlevâtes ses pierreries : nous avons été obligés de les mettre à la Juifverie. M. Salomin me croira l'auteur du désordre ; vous me l'avez peint brutal. De grace, Monsieur, évitons l'orage, & ne m'allez pas briser contre ce rocher-là.

LEANDRE.

Abandonner Benjamine ! & tu me crois un cœur à m'y résoudre ?

LA SALINE.

Mais à quelle diable de manœuvre prétendez-vous encore m'employer ? Vous m'avez déjà fait affronter mille écueils depuis que j'ai l'honneur de conduire votre barque ; & votre amour est furieusement orageux.

BRIGANTIN.

Laissez-moi faire, Monsieur : je veux vous servir, moi, contre vent & marée.

LEANDRE.

Ah, tu me rends la vie, mon cher Brigantin !
Seconde son zèle, mon cher la Saline.

LA SALINE.

Il ne risque rien, lui.

BRI

BRIGANTIN.

Tant-pis: c'est un agrément de moins.

LA SALINE.

Allons, Monsieur, l'émulation me gagne, il faut se sacrifier pour vous. J'imagine déjà un moyen de vous dérober à la vue de votre oncle, & de vous introduire chez le pere de votre Maître.

LEANDRE.

Chez M. Sabatin?

LA SALINE.

Oui: le bon homme m'a confié ses affaires; & je prends. . . Mais je l'apperçois: allez tous deux m'attendre à la galere.

BRIGANTIN.

Sans adieu, camarade.

LA SALINE.

Cet honneur là ne m'appartient pas.

BRIGANTIN.

Il t'appartiendra, il t'appartiendra.

S C E N E IV.

M. SABATIN, HALI, LA SALINE.

LA SALINE.

HA! Monsieur, je vous trouve à propos; je viens de tout préparer pour l'arrivée de nos Escaves.

M. SA-

M. SABATIN.

C'est bien fait. Mais as-tu songé à notre banqueroute ?

LA SALINE.

Oui vraiment, Monsieur, toutes nos mesures sont prises; j'espère la conduire heureusement à terme, pour peu qu'Hali me seconde.

HALI.

Habir qualchi scrupuli, e volir sapir chestar gambarutta.

M. SABATIN.

Ce que c'est qu'une banqueroute? Bon c'est la fin du commerce, tu n'y entends rien.

HALI.

Oh! dir-mi, signor: nou povir far niente se non sapir.

LA SALINE.

Que veux-tu? C'est une manière honnête de profiter de la confiance des gens, & de partager à l'amiable le bien d'autri.

HALI.

Star questto? E comme si far gambarutta?

LA SALINE.

Eh, mais, on commence par établir son crédit, & quand on a pû attraper l'argent ou la marchandise des gens, on disparoît à propos; & l'on en est quitte pour partager.

HALI.

Per partager?

B

M.

M. SABATIN.

Oui, c'est la règle.

HALI.

Et non star friponaria?

M. SABATIN.

Rien moins.

HALI.

Et la Justicia non impicar?

M. SABATIN.

Au contraire, c'est elle-même qui en fait le partage; & il n'y a point de bon pere de famille qui ne doive faire au moins une banqueroute en sa vie.

LA SALINE.

Et qui n'y soit même obligé en conscience.

HALI.

In conscienza? Oh non habir piu di scrupuli, e star presto à la gambarutta.

M. SABATIN.

Va t'en donc m'attendre au magasin, & m'envoie ici Benjamine.

LA SALINE.

La voici tout à propos avec Marine,

M. SABATIN.

Pour toi, va-t'en sur le Port au-devant de M. Doustremer.

SCE-

S C E N E V.

M. SABATIN , BENJAMINE ,
MARINE.

M. SABATIN.

ET vous , ma fille , préparez-vous à le recevoir comme il faut . . .

MARINE.

Quoi ! Monsieur , vous songeriez encore à nous donner ce Corsaire là ?

M. SABATIN.

Assurément : c'est un brave Pirate , d'un abord un peu brusque , à la vérité , mais qui a de grandes intelligences dans son art , & qui sçait la mer par cœur.

MARINE.

Mais au moins devriez-vous consulter l'inclination de votre fille.

M. SABATIN.

Inclination ou non , Marine , M. Doutremer a ma parole , & je la lui tiendrai.

MARINE.

Ma foi , je ne lui conseillerois pas de s'embarquer à l'étourdie : le mariage est une mer bien dangereuse quand on y a l'amour contraire.

BENJAMINE.

Non , non , Marine , mon pere ne me sacrifiera point à des vûes d'intérêt ; & la nature . . .

B 2

M.

M. SABATIN.

La nature est une bête, ma fille, quand elle s'oppose à des établissemens solides.

MARINE.

Oui vraiment; voilà un établissement bien solide qu'un époux flottant!

S C E N E VI.

*M. DOUTREMER, M. SABATIN,
BENJAMINE, MARINE.*

M. DOUTREMER, *fumant.*

Seigneur beau-pere, me voici arrivé. Epousons au plus vite: le Port m'ennuie déjà.

M. SABATIN.

Allons, ma fille, saluez M. Doutremer.

M. DOUTREMER.

Sans façon, M. Sabatin, achevons ma pipe, & nos affaires: à quand la nôce?

M. SABATIN.

A demain, si vous voulez.

BENJAMINE.

A demain, mon pere!

M. DOUTREMER.

Elle a raison, pourquoi pas aujourd'hui?

BENJAMINE.

Ah! de grace, mon pere, ne précipitez pas tant les choses; accordez-moi quelque temps
pour

pour calmer mes répugnances ; & s'il faut que je me sacrifie à vos ordres, laissez-moi du moins préparer mon cœur à cet effort.

M. DOUTREMER.

Bon, bon, Mademoiselle, les vents entendent bien toutes ces raisons-là. Ils soufflent, il faut voguer.

BENJAMINE.

Vous pouvez voguer tout seul : pour moi qui ne suis point faite à la Mer....

M. DOUTREMER.

Vous vous y ferez, Mademoiselle ; & je vous en garantis quitte pour quelques maux de cœur.

BENJAMINE.

Je tâcherai de n'en avoir point à vous reprocher.

M. DOUTREMER.

Oh, parbleu ! nous verrons : votre pere m'a promis ce mariage là, & je prétends qu'il me le tienne.

M. SABATIN.

C'est comme si les Notaires y avoient passé.

MARINE.

Pas tout à fait.

M. DOUTREMER.

Songez donc aux formalités & à la cérémonie. Je n'entends rien à tout cela ; mais je me charge du reste.

MARINE.

Plaisante maniere de faire l'amour!

M DOUTREMER.

Je ne m'en pique pas, Marine, ce n'est pas mon métier.

MARINE.

Pourquoi vous mêlez-vous donc d'épouser?

M DOUTREMER.

C'est autre chose.

MARINE.

Distinction de Corsaire.

M DOUTREMER.

Ce n'est pas que je renonce à aimer ta Maîtresse, non & si elle vouloit m'aimer un peu...

BENJAMINE *le repoussant.*

Ah, vous m'empest z!

M. DOUTREMER.

Quoi, ces délicatesses sur un Port! Quand vous seriez en pleine terre...

MARINE.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre.

M DOUTREMER.

Bagatelle; je veux qu'en moins d'un mois elle sça he tu ner comme un Janissaire; & nous n'aurons pas plutôt fait un petit tour du monde ensemble... Touchez-là,

MA.

MARINE *lui donant la main.*

Tenez, Monsieur, c'est comme si c'étoit ma Maitresse. Vous pouvez compter sur une aversion invincible, & que plutôt que de vous épouser, nous nous jetterons toutes deux dans la Mer une pierre au col. Vous nous pêcherez, si vous voulez.

M. SABATIN.

Vous êtes une insolente...

BENJAMINE.

Oui, mon pere, ce sont mes sentimens; & je vous laisse le maître d'en faire l'épreuve.

MARINE.

Votre servante.

S C E N E VII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN.

M. DOUTREMER.

FRanchement, M. Sabatin, nous aurous de la peine à revirer cet esprit-là.

M. SABATIN.

Ne vous mettez pas en peine: je sçaurai la réduire. Il ne faut pas s'étonner si la Mer & vos manières l'ont d'abord un peu effrayée.

M. DOUTREMER.

Ma foi, beaupere, je ne changerai pourtant ni de manières, ni d'élément; vous n'avez qu'à voir.

M. SABATIN.

Il faudra bien qu'elle s'y fasse.

M. DOUTREMER.

Songez donc à l'y disposer. Je m'en vais faire un tour à mon bord, & je reviens sur le champ.

M. SABATIN.

Allez : vous pouvez compter sur elle ; & je vous reponds encore de sa personne, au cœur près, qui pourra venir.

M. DOUTREMER.

Parbleu, qu'il vienne ou non, je l'en quitte. Est-ce qu'on regarde les filles par là ?

M. SABATIN.

Vous avez raison : le cœur n'est qu'un zéro dans un mariage bien sensé.

S C E N E VIII.

M. SABATIN, MARINE, LA SALINE en Marchand d'Esclaves, avec LEANDRE en More, BRIGANTIN en Esclave, & d'autres Esclaves.

MARINE.

Monsieur, voilà une manière de Turc, avec des façons d'esclaves, qui vous cherchent.

LA SALINE.

Ah ! Monsieur, foyez le bien trouvé.

M.

M. SABATIN.

Sans façon, Monsieur, que vous plaît-il?

LA SALINE.

C'est de la part de votre correspondant de Smyrne, qui vous envoie ces Esclaves que vous devez vendre à la foire; & vous en voyez un échantillon.

M. SABATIN.

Voilà vraiment un fort bel échantillon.

LA SALINE.

Oh! pour cette marchandise-là, je défie qu'on soit mieux assorti. Mais il faut un peu vous montrer ce qu'ils savent faire. Allons, cette Forlance: je ne fais point de montre; vous allez voir.

Les Esclaves dansent.

LA SALINE.

Hé bien, à quoi pensez-vous?

M. SABATIN.

Je songe à y mettre le prix un peu haut.

LA SALINE.

Vous avez raison: on peut tenir bon sur cette marchandise-là. Mais, écoutez un peu celle-ci: elle chante joliment.

Une Esclave chante.

O Felice schiavo d'amor,

Frà catene d'una belia,

Goder sempre deo' il suo cor;

*Nella leggiadra juvenia,
Menò giova la liberta,
Che l'amorosa servitù.*

M. SABATIN.

Fort bien.

LA SALINE.

Ma foi, vous y ferez votre compte, sur ma parole; il n'y a rien qui rencherisse les filles comme ces petits talens-là.

MARINE *s'approchant du More.*

Ce visage-là me revient assez, il est d'un beau noir.

M. SABATIN.

A quoi est-il bon? Chante-t-il? Danse-t-il?

LA SALINE.

Il ne chante, ni ne danse; mais il ne laisse pas d'avoir son talent: tout more qu'il est, ce maraut-là a de l'esprit comme un singe; & c'est un animal à changer du noir au blanc dans l'occasion.

M. SABATIN.

Et cette autre Esclave, d'où est elle?

BRIGANTIN.

D'Esclavonie, Monsieur.

LA SALINE.

Elle est jolie femme, oui!

BRIGANTIN.

Fi donc, fi donc, vous me faites rougir. Il est vrai qu'un Bacha entre les mains de qui je
tom-

tombai , me destina sur ma mine au Serail du grand Seigneur ; mais il se trouva un petit obstacle. On n'entre point là qu'on ne soit fille, exactement fille ; & par malheur j'étois mariée depuis trois mois trois mois plutôt, j'étois en paine d'être sultane favorite

M. SABATIN.

Elle est réjouissante.

LA SALINE.

Et utile de plus. Tenez, donnez-lui votre main, elle vous dira la bonne aventure à livre ouvert

M SABATIN *lui donnant sa main toute gantée.*

Voyons.

LA SALINE.

Dégantez vous donc.

BRIGANTIN.

Ce n'est pas la peine : j'aperçois déjà à travers votre gant les apprêts de certaine banqueroute.

M SABATIN.

Paix, paix, passons cet article. La peste ! quel Linx !

BRIGANTIN.

Ah ! voici qui ne dit rien de bon. Vous avez des vûes pour votre fille, que ses inclinations ne secondent point du tout.

M. SABATIN.

Il est vrai.

BRI.

BRIGANTIN.

▫ Votre main la menace de malheur ; mais laissez-moi faire : je ne veux que manier son esprit un moment ; je lui insinuerai des résolutions convenables, & je veux la rendre heureuse en dépit de cette main là.

M. SABATIN.

J'aime bien autant ceux-ci que les autres.

LA SALINE.

Cela se trouve le mieux du monde. Mon maître m'a chargé de vous les présenter de sa part, en reconnoissance des soins que vous prendrez du reste.

M. SABATIN.

Je lui suis vraiment fort obligé, & je les veux garder pour l'amour de lui. Mais vous plaît il d'entrer ?

LA SALINE.

Non, je m'en retourne à la rade ; & nous débarquerons quand vous jugerez à propos.

M. SABATIN.

Serviteur. *Il rentre avec Léandre & Brigantin.*

SCENE IX.

MARINE, LA SALINE.

LA SALINE *en quittant son habit de Turc.*

HE bien, Marine, ne m'en suis-je pas bien tiré ?

MA-

MARINE.

A merveilles : mais à quoi cela nous mène-t-il ?

LA SALINE.

A donner le temps à Leandre de s'expliquer avec Benjamine , pendant que je travaillerai de mon côté à faire échouer M. Doutremer.

SCENE X.

M. SABATIN , LA SALINE,
MARINE.

M. SABATIN.

AH, je suis perdu ! je suis ruiné !

LA SALINE.

Comment donc, Monsieur, qu'est-il arrivé ?

M. SABATIN.

Ce coquin de Turc qui vient de m'emporter mes pierreries.

LA SALINE.

Vos pierreries ? Ah, je suis volé !

MARINE.

Ne perdez point de temps, courez vite au Port de peur qu'il n'échape.

SCÈ-

SCENE XI.

BENJAMINE, MARINE.

BENJAMINE.

HE bien, ma pauvre Marine, comment nous déferons-nous de ce Monsieur Doutrenier ?

MARINE.

Ma foi, Mademoiselle, je ne sçai pas. Votre pere veut que vous épousiez ce Pirate là : franchement, nous sommes mal : il a le vent sur nous.

BENJAMINE.

Et pour comble de maux, Léandre m'abandonne encore dans cette extrémité.

MARINE.

Léandre vous abandonne ?

BENJAMINE.

Qu'il est cruel, Marine ! Il y a près d'un jour que je n'ai eu de ses nouvelles.

MARINE.

Vous moquez-vous ? Je croyois tout perdu. Quoi, pour quelques momens employés sans doute à chercher des remèdes essentiels vous allez d'abord aux invectives ! Fi, Mademoiselle ! Faut-il avoir le cœur ombrageux ?

BENJAMINE.

Juge par là de mon amour pour Léandre, & par cet amour comprends toute mon aversion pour son rival.

MA.

MARINE.

J'entre dans tout cela à merveille ; mais je ne vois pas par où en sortir.

BENJAMINE.

Mais, quelque dureté que mon pere affecte, crois tu qu'au fond il ne conserve pas encore assez de tendresse...

MARINE.

Que parlez vous de tendresse ? Je ne vous connois qu'un pere Juif : je n'en sçache point d'autre....

BENJAMINE.

S'il étoit bien convaincu du désespoir où sa résolution me jette...

MARINE.

Il n'en démordroit pas, vous dis-je : il a calculé ce mariage, & en a fait la preuve il n'y a plus à revenir.

BENJAMINE.

Malheureuse !

MARINE.

Mais en récompense il vous destine, pour présent de noces, les deux plus aimables esclaves.

BENJAMINE.

Ah ! ne me parle de rien qui ait rapport à ce mariage là.

MARINE.

Patience : ils pourront bien étourdir votre douleur, & vous tenir lieu même de votre amant.

BEN-

BENJAMINE.

Tu m'outrages.

MARINE.

Vous verrez, vous verrez. Il y a une Esclavonne qui vous fera bonne à mille choses, & le plus joli petit More... Votre cœur m'en dira des nouvelles.

SCENE XII.

BENJAMINE, MARINE,
BRIGANTIN *en Esclavonne.*

BRIGANTIN *à part.*

NE pourrois-je point trouver la fille de notre Juif?

MARINE.

Tenez, voici l'Esclavonne.

BRIGANTIN.

Ah, Mademoiselle, je mourois d'impatience de vous rendre mes respects; & je sçai bon gré à l'esclavage... que le sort... dont l'agrément m'offre l'occasion... Je suis votre très-humble servante, Mademoiselle.

MARINE.

Le compliment est bien trouffé!

BRIGANTIN *à Marine dans sa voix naturelle.*

N'est-ce pas? *Reprenant sa voix de femme.* Mais Mademoiselle est toute à ses chagrins, & il ne lui reste guère d'attention pour mon zèle.

BEN-

BENJAMINE.

Comment voyez-vous, je vous prie, que j'aye des chagrins?

BRIGANTIN.

Bon, Mademoiselle, jé lis dans les cœurs tout couramment. Demandez si je n'ai pas lû tantôt tout votre pere, dès la première vûe.

MARINE.

Jusqu'à la dernière syllabe.

BRIGANTIN.

Vous êtes encore plus lisible, vous. Tenez, horreur d'un mariage qui vous menace, impatience de voir un amant que vous craignez de perdre, murmure contre un pere qui vous sacrifie à son avarice, n'est-ce pas là l'abrégé de votre cœur?

BENJAMINE.

Vous m'étonnez?

BRIGANTIN.

Je ferai plus, je veux vous servir. Je sçai ce qu'il en coûte à notre sexe de n'avoir pas ce qu'il aime. On souffre diablement.

MARINE.

Je vous en réponds.

BRIGANTIN.

On a aimé quelquefois: vous pouvez croire qu'on n'a pas déplu; des monstres d'épouseurs sont venus à la traverse. J'ai tant juré contre ces chiens de parens.

C

BEN.

BENJAMINE.

Il est vrai qu'ils sont bien cruels.

BRIGANTIN.

Cruels ! ce sont de vrais Turcs : il semble qu'ils nous fassent exprès là, pour nous faire enrager.

MARINE.

Le beau plaisir ?

BRIGANTIN.

Que ne nous laissent-ils le soin de nous pourvoir ? Ne sçavons-nous pas ce qu'il nous faut ?

MARINE.

Qui le sçait mieux que nous ?

BRIGANTIN.

Mais les choses sont si mal réglées : l'amour souffle à droit, le mariage souffle à gauche, le courant de la nature nous emporte, la raison a beau ramer... L'orage se déclare... On perd la tramontane... Je ne sçai si je m'explique ; mais vous voyez-bien que les parens ont tort.

MARINE.

C'est sans réplique.

BRIGANTIN.

Demandez, demandez à mon camarade, il va vous confirmer tout cela.

SCE-

S C E N E XIII.

BENJAMINE , MARINE , BRI-
GANTIN *en femme esclavone*, LEAN-
DRE *en)More.*

LEANDRE.

EH! qui pourroit, Mademoiselle, ne pas con-
damner les auteurs de vos chagrins? Mais
ce n'est pas assez de les plaindre, il faut vous en
affranchir. Trop heureux si notre zèle....

BRIGANTIN *bas à Leandre.*

Autant de perdu: vous l'effarouchez.

LEANDRE.

Ah! charmante personne, honorez moi du
moins d'un de vos regards; & faites grace à ma
couleur en faveur de mes sentimens.

MARINE *à Benjamine.*

Il n'est pas si diable qu'il est noir.

BENJAMINE.

Laissez-moi, je vous prie: c'est la seule preu-
ve que j'exige de votre affection.

LEANDRE.

L'heureux Leandre sans toute est l'objet de
cette inquiétude?

BENJAMINE.

Que dites-vous de Leandre?

LEANDRE.

Je sçai, Mademoiselle, toute la part qu'il a
dans votre cœur; & c'est en sa faveur que je

vous prie d'agréer mes services: J'entre dans tous les transports que lui doit causer votre tendresse, & j'ose même vous remercier à vos genoux. . .
Il lui baise la main, & se découvre.

BENJAMINE.

Insolent! . . . ah, Leandre!

LEANDRE.

Ah, Benjamine!

MARINE.

Les pauvres enfans!

BENJAMINE.

Quelle joie! je tremble: cachez-vous vite qu'on ne vous surprenne. . . Que je vous voie encore une fois. . . Par quelle aventure êtes vous ici?

LEANDRE.

Votre pere attendoit des Esclaves de Smyrne: la Saline les a prévenus, nous a supposés. Je vous vois enfin: que nous importe le reste?

BENJAMINE.

Vous sçavez que M. Doutremer est arrivé?

LEANDRE.

Hé bien, à quoi êtes-vous résolue?

BENJAMINE.

Je ne sçavois pas bien encore; mais votre présence me détermine; & j'aimerois mieux mourir que de me souffrir à un autre.

BRIGANTIN *dans sa voix naturelle.*

Vous ne mourrez point, Mademoiselle. C'est moi

moi qui tiens le gouvernail, & je vous conduirai
à bon port, sur ma parole.

BENJAMINE.

Ce n'est point une femme.

BRIGANTIN.

Je ne l'ai jamais été.

LEANDRE.

C'est un de mes anciens valets que j'ai retrou-
vé ici, & qui doit vous servir auprès de votre
pere, sous l'habit où vous le voyez.

BENJAMINE.

L'honnête garçon! Ne voudra-t-il pas bien gar-
der cette montre pour l'amour de moi?

LEANDRE.

Non, s'il vous plaît.

BRIGANTIN.

Laissez, laissez, Monsieur, cela n'est pas inuti-
le: en cas de fourberie on ne sçauroit prendre
son temps trop juste.

MARINE.

Ciel! voici votre pere!

SCENE XIV.

M. SABATIN, BENJAMINE,
LEANDRE, MARINE,
BRIGANTIN.

MARINE.

HE bien, Monsieur, avez-vous des nouvelles
de votre Turc?

C 3

M.

M. SABATIN.

Pas encore ; mais je viens d'envoyer des Sbirres après. Ah, ah, ma fille, que faites-vous ici ? Ne vous avois-je pas défendu de prendre l'air qu'à travers vos jalousies ?

BRIGANTIN.

Je lui contois, en nous promenant, la manière dont je suis tombée dans l'esclavage.

M. SABATIN.

Ce n'est pas pour vous que je parle ; je suis ravi que vous l'entretenez. Oui, Benjamine, écoutez cette femme là : elle est de bon conseil,

BENJAMINE.

Je tâcherai d'en profiter, mon pere.

BRIGANTIN feignant de continuer son histoire, & se mettant toujours devant Monsieur Sabatin, pendant que Leandre parle à Benjamine.

Sur ce port donc : où je vous disois que mes parens m'avoient menée, je vis un certain homme de mer, qui me vit aussi. Il fut touché de la délicatesse de mes traits ; je fus charmée de son air marin, de sa voix brusque, & de la plus belle moustache du Levant.

M. SABATIN.

Bon!

BRIGANTIN.

Vous trouvez du caprice à cela ; mais vous savez que c'est le défaut des belles. Bref . . . écoutez-moi donc.

M.

M. SABATIN.

Je vous écoute.

BRIGANTIN.

Nous-nous aimâmes. Mes parens me desti-
noient un époux de terre ferme ; mais néant,
mon cœur étoit à flot. Vous ne m'écoutez pas ?

M. SABATIN.

Si fait, si fait.

BRIGANTIN.

Enfin, j'épousai le Corsaire ; & nous ne fûmes
pas plutôt mariés, que nous nous embarquâmes.
Me suivez-vous ?

M. SABATIN.

Oui, vous dis-je.

BRIGANTIN.

Il me dit qu'il vouloit me faire voir toute la
terre.

MARINE.

Pouviez vous vous résoudre à aller-là ?

BRIGANTIN.

On va bien loin avec ce qu'on aime ; mais le
perfide....

MARINE.

Hé bien ?

BRIGANTIN.

J'ai le cœur si ferré quand j'y songe...

M. SABATIN.

Que fit-il donc ?

C 4

BRI.

BRIGANTIN.

Le traître commença son voyage par m'aller vendre à un Bacha, avec qui il avoit fait marché pour toutes ses femmes. J'étois la treizième malheureuse qu'il achetoit de ce barbare-là.

M. SABATIN.

La treizième.

BRIGANTIN.

Hélas! plût au Ciel que je fusse la dernière! J'ai encore appris en arrivant ici, que mon bourreau jettoit ses plombs sur la fille d'un riche Marchand du pays, pour en faire sans doute le même usage.

MARINE.

Monsieur, un Corsaire! la fille d'un riche Marchand! il faut approfondir cela.

M. SABATIN.

Qu'est-ce donc que ce Corsaire?

BRIGANTIN.

C'est un homme qui rode de Port en Port, un certain Doutremer...

M. SABATIN.

Doutremer?

MARINE.

Monsieur!

BENJAMINE.

Mon pere!

BRIGANTIN.

D'cù viennent donc toutes ces surprises? Connoitroit-on ici mon perfide?

M.A.

MARINE.

C'est justement celui que Monsieur vouloit faire épouser à sa fille.

BENJAMINE.

Moi! je ne veux point être vendue.

M. SABATIN.

Non, non, ma fille, cela ne scauroit être: je connois celui que je vous destine; & je vous réponds qu'il n'a jamais été marié.

BRIGANTIN.

Tenez, celui dont je vous parle est un homme tirant sur le matelot, qui a, comme je vous ai dit, l'air marin, la voix brusque, & le teint salé.

MARINE.

Le voilà.

BENJAMINE.

C'est lui-même.

M. SABATIN.

Seroit-il possible?

BRIGANTIN.

Le scélérat! je voudrois le tenir ici, je le dévisagerois de bon cœur.

S C E N E XV.

M. DOUTREMER, M. SABATIN,
BENJAMINE, LEANDRE,
MARINE, BRIGANTIN.

M. DOUTREMER.

Pour le coup, beaupere, vous serez content de moi ; & je défie Mademoiselle de tenir contre la petite fête que je lui ai préparée. Je suis, morbleu, galant, quand je m'y mets.

LEANDRE *à part.*

Ciel! c'est mon oncle!

M. SABATIN.

Vraiment, Monsieur, j'apprends ici de belles nouvelles.

M. DOUTREMER.

Qu'est-ce à dire, belles nouvelles?

MARINE *bas à Brigantin.*

Ne perds pas courage.

BRIGANTIN.

Il est tout perdu.

M. SABATIN *à M. Doutremer.*

Falloit il jeter les yeux sur ma fille, pour de semblables perfidies?

M. DOUTREMER.

Comment donc de perfidies! Je ne m'attendois pas à cette bourasque-là. Que voulez-vous dire?

M.

M. SABATIN.

Que c'est être bien inhumain que d'épouser
ainsi de jeunes filles, pour les aller vendre à des
Bachas.

M. DOUTREMER.

Je veux être noyé, si j'y comprends rien. Dé-
brouillons un peu ceci, beaupere orientons-nous.

BRIGANTIN *bas à M. Sabatin.*

Ne me commettez pas: c'est un brutal.

M. SABATIN *à M. Doutremer.*

Vous ne pouvez que trop vous reconnoître,
& cette Esclave....

BRIGANTIN *à M. Sabatin.*

Vous me perdez.

M. DOUTREMER.

Hé bien, cette?

M. SABATIN.

N'est-elle pas la treizieme de vos femmes que
vous avez vendues?

M. DOUTREMER.

Qui ose donc vous soutenir ces impostures?

M. SABATIN.

Elle-même.

M. DOUTREMER.

Comment, impudente!

BRIGANTIN.

Des injures! Ah, j'aime mieux me retirer.

M.

M. DOUTREMER.

Non, non, ventrebleu, vous ne m'échapperez pas, fourbe que vous êtes; & je vais vous mettre à feu & à sang, si vous ne changez de langage.

BRIGANTIN *dans sa voix naturelle.*

Ah, Monsieur; quartier: je vous prenois pour un autre.

M. DOUTREMER.

Ah parbleu, Monsieur le fripon, vous ne nous aurez pas imposé impunément.

BRIGANTIN *ouvrant son habit de femme & faisant voir celui de galerien.*

Tout beau, Messieurs: je suis un fripon privilégié: voilà mes titres.

M. DOUTREMER.

Eh, je pense que c'est ce maraut de Brigantin?

BRIGANTIN.

C'est moi-même.

M. SABATIN.

Le More est sans doute du complot? Il faut qu'il nous débrouille tout ceci.

M. DOUTREMER.

Oui, par la sambleu, vous parlerez, ou point de quartier, je vous traiterai tous deux de Turc à More.

LEANDRE *se démasquant.*

Hé bien, il faut donc se découvrir.

M.

M. DOUTREMER.

Ciel, c'est Leandre!

LEANDRE.

Oui, mon oncle, vous voyez à vos genoux un rival & un neveu. C'est à vous de voir ce que vous voulez être à mon égard : mais au moins ne me laissez pas la vie, si vous voulez encore m'arracher Benjamine.

M. SABATIN.

Eh, quoi, Monsieur Doutremere, seroit ce là le neveu dont vous m'aviez autrefois parlé pour ma fille?

M. DOUTREMER.

J'en ai point d'autre.

SCENE XVI.

M. DOUTREMER, M. SABATIN,
BENJAMINE, LEANDRE, MARI-
NE, BRIGANTIN, LA SALINE.

LA SALINE.

DE la joie, Monsieur, de la joie: voilà votre Turc qu'on vous amène.

M. DOUTREMER.

Tenez ce fripon là est encore de l'intelligence.

M. SABATIN.

Quoi, mauraute....

LA

LA SALINE.

Qu'est-ce donc, Messieurs? Fripon d'un côté!
Maraut de l'autre! Que veut donc dire tout ceci?

LEANDRE.

Que tout est découvert, mon pauvre la Saline,
& que mon bonheur, ou mon malheur dépend à présent de mon oncle que tu vois.

LA SALINE.

Vous, Monsieur, Salomin?

M. DOUTREMER.

Tais-toi: je ne suis Salomin qu'à Marseille, &
je suis ici Doutrémer. Je change de nom & de pavillon, selon mes intérêts.

LA SALINE.

Excusez-moi donc, Monsieur Doutrémer, de ce que je vous ai traité comme le rival de mon maître.

M. SABATIN.

Treuve d'éclaircissement. Quelle est votre résolution? Vous voyez qu'ils s'aiment.

M. DOUTREMER.

Je n'hésiterois pas à les rendre heureux, sans certaines pierreries que j'ai toujours sur le cœur.

LA SALINE.

Que cela ne vous embarrasse point; nous les avons confiées à Monsieur; & voilà le fripon qui nous les a volées.

SCE-

SCENE XVII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN,
BÉNJAMINE, LEANDRE, MARI-
NE, BRIGANTIN, LA SALINE,
HALI.

H A L I.

NO, no, mi non star friponne: mi far gam-
barutta.

DOUTREMER.

Comment, comment, que veux-tu dire avec
ta gambarutta?

H A L I.

Si, si, Signor, mi star un povero Turca che
far Gambarutta in conscienza.

M. SABATIN.

Oh, parbleu, je te ferai pendre avec ta con-
science!

H A L I.

Hò, la justitia non impicar! mi sapir la regula.

M. DOUTREMER *lui arrachant des mains
les pierreries.*

Hé, donne, mauraut, & va te faire pendre
ailleurs.

H A L I.

A la forza, justitia, justitia!

M. DOUTREMER.

Nous compterons, Monsieur. C'en est fait,
Léandre, j'oublie tout; & j'en passerai par où M.
Sabatin voudra.

M.

M. SABATIN.

Donnez vous donc la main, mes enfans.

LEANDRE.

Quel bonheur, Benjamine!

BENJAMINE.

Je tremble que ce ne soit qu'un songe!

MARINE.

La peste! que je connois de filles qui voudroient rêver de même.

LA SALINE.

Il ne tient qu'à Monsieur que tu n'en ayes le plaisir, à *M. Sabatin*. Je vous fers depuis trois semaines: donnez moi mon congé, & Marine pour récompense.

M. SABATIN.

Volontiers; nous voilà tous contents.

M. DOUTREMER.

Il n'y a que ce pauvre Brigantin, pour qui nous ne sçaurions rien faire.

BRIGANTIN.

Ne vous mettez point en peine; je ne suis pas le plus à plaindre. On se fait aux galères, & l'on se lasse du mariage: tout cela revient au même. Que je sois seulement de la nôce; & ne songeons qu'à nous divertir.

M. DOUTREMER.

Allons, commencez-donc votre petite manœuvre.

FE.

~~~~~

# FETE MARINE.

UN MATELOT.

*J*eunes cœurs, venez apprendre  
La manœuvres des amours.

LE CHOEUR répète.

*Jeunes cœurs, &c.*

UNE BARCAROLLE.

*Embarquez-vous dans vos beaux jours ;  
C'est perdre temps que s'en défendre.*

LE CHOEUR.

*Jeunes cœurs, venez apprendre  
La manœuvre des amours.*

UN MATELOT.

*Les yeux jaloux veillent toujours :  
Veillez toujours pour les surprendre.*

LE CHOEUR.

*Jeunes cœurs, venez apprendre  
La manœuvre des amours.*

UNE BARCAROLLE.

*L'Hymen, après de longs détours,  
Est le port où l'on doit se rendre.*

LE CHOEUR.

*Jeunes cœurs, venez apprendre  
La manœuvre des amours.*

D

UN

UN MATELOT & UNE BARCAROLLE  
dansent ensemble.

M. DOUTREMER chante ensuite.

*Plus de commerce, amour: Bacchus fait mon desir;  
Ton flambeau me plaît moins que ma Pipe allumée.  
Mettre, en fumant toujours, ma bouteille à sa fin.  
C'est l'unique plaisir dont mon ame est charmée.*

*Avec du Tabac, & du Vin,  
Mes chagrins s'en vont en fumée.*

UN MATELOT danse seul.

L'une des AUSTRALIENNES commence.

*Notre bouche est toujours muette;  
Mais nos yeux sont de grands parleurs:  
Leur feu sincère est l'interprète,  
De celui qui brûle nos cœurs.*

LA SALINE répond.

*Ici la bouche est moins discrète;  
Et les yeux sont plus grands menteurs.*

L'autre AUSTRALIENNE continue.

*Notre beauté, toujours nouvelle,  
A soixante ans fait des jaloux.  
La jeunesse ici dure-t-elle,  
Aussi long temps que parmi nous?*

LA SALINE.

*On s'y dit jeune, on s'y fait belle,  
Aussi long-temps qu'on l'est chez vous.*

La première AUSTRALIENNE reprend.

*On n'a point chez nous de méthode  
Pour bien arranger ses attraits:*



*La jeunesse les accommode ;  
Et la nature en fait les frais.*

## LA SALINE.

*Rien n'est ici moins à la mode ,  
Que les visages sans apprêts.  
Que sans craindre le naufrage ,  
Chacun s'embarque en ce jour.  
On fait toujours bon voyage ,  
Quand on vogue avec l'Amour.  
Mais qui cherche un heureux sort  
Sans l'avoir pour soi , risque fort  
De faire naufrage au Port.*

## Une BARCAROLLE.

*Que sous l'amoureuse étoile ,  
Vos cœurs suivent leurs desirs ;  
Faites tous force de voile ,  
Vous touchez presque aux plaisirs e  
Mais redoublez votre effort :  
Un Amant perd tout , s'il s'endort ,  
Ne vous reposez qu'au Port.*

## BRIGANTIN.

*On dit que le Mariage ,  
Est le seul Port de l'Amour.  
Pour y finir son voyage ,  
Ce Dieu rame nuit & jour ;  
Mais par un bizarre sort ,  
Souvent après tout son effort ,  
L'Amour fait naufrage au Port.*

M.

## M DOUTREMER.

*Avec le Dieu de la Tonne,  
 Il vaut bien mieux s'embarquer.  
 L'Amour du gros tems t'étonne,  
 Et Bacchus aime à risquer :  
 Mais en buvant à plein bord,  
 La raison trouve un plus doux sort  
 Dans le naufrage qu'au Port.*

## BRIGANTIN.

*Avant que d'être aux Galères,  
 On n'aime point à risquer ;  
 Il est certaines affaires,  
 Où l'on n'ose s'embarquer ;  
 Mais je ne crains plus le sort.  
 Je defie Archers & Record :  
 Ma chaîne est mon Passeport.*

## LA SALINE au Parterre.

*La Pièce a fait bon voyage :  
 Laissez-nous le croire ainsi ;  
 Le vent de votre suffrage,  
 L'a conduite jusqu'ici :  
 Mais, hélas ! nous craignons fort,  
 Si vous n'en assurez le sort,  
 De faire naufrage au port.*

F I N.







Dancourt, Florent Carton:

# LE PORT DE MER, COMEDIE. EN UN ACTE.



Vienne en Autriche,

Chez JEAN PIERRE VAN CHELEN, Imprimeur de  
la Cour de sa Majesté Imperiale & Ro. ale.

M D CC LII.

